

36

*Respectueux hommage*  
*M. Besnier*

CHRONIQUE  
**D'HISTOIRE ANCIENNE**

GRECQUE ET ROMAINE

PAR

**M. Maurice BESNIER**

LIVRES NOUVEAUX

Extrait de la *Revue des questions historiques* — Juillet 1914.

PARIS

AUX BUREAUX DE LA REVUE

5, RUE SAINT-SIMON, 5

1914

*Ce tiré à part n'est pas mis dans le commerce*

Bibliothèque Maison de l'Orient  
  
139748

CHRONIQUE

**D'HISTOIRE ANCIENNE**

GRECQUE ET ROMAINE

PAR

**M. Maurice BESNIER**

---

LIVRES NOUVEAUX

---

Extrait de la *Revue des questions historiques* — Juillet 1914.

---

PARIS

AUX BUREAUX DE LA REVUE

5, RUE SAINT-SIMON, 5

---

1914

*Ce tiré à part n'est pas mis dans le commerce*

# CHRONIQUE D'HISTOIRE ANCIENNE

## GRECQUE ET ROMAINE

---

### LIVRES NOUVEAUX

#### I.

C'est une belle histoire que celle des fouilles et découvertes archéologiques au XIX<sup>e</sup> siècle. Des Colonnes d'Hercule à la Mésopotamie, depuis l'expédition d'Égypte, qui a révélé à l'Europe un art et une civilisation, d'une antiquité si reculée, dont elle est la continuatrice et l'obligée, jusqu'aux trouvailles surprenantes d'Évans en Crète, point de départ d'un mouvement nouveau de recherches et d'idées qui se poursuit sous nos yeux, que de fructueuses campagnes, que d'heureuses rencontres, que de constatations inattendues et suggestives, que de théories échaudées, les unes provisoires, démenties dans la suite et maintenant à jamais abandonnées, les autres définitives, confirmées de plus en plus par les faits, qu'elles éclairent lumineusement ! Cette histoire Adolphe Michaelis l'avait racontée dans un livre solide et commode, bien informé, clairement disposé, qui a mérité les honneurs d'une seconde édition en Allemagne<sup>1</sup> et d'une traduction en Italie<sup>2</sup>. La doctoresse Eloisa Pressi s'est chargée de présenter au public de la péninsule l'ouvrage du regretté professeur de l'Université de Strasbourg. Il ne faut pas s'étonner que le traducteur, en l'espèce, soit une traductrice. Les femmes ont, semble-t-il, des grâces d'état pour s'intéresser à l'archéologie, qui n'est point si sévère ni si rebutante que le profane se l'imagine. On a vu, ces dernières années, d'intrépides Américaines explorer

<sup>1</sup> Ad. Michaelis, *Die archaeologischen Entdeckungen des 19<sup>ten</sup> Jahrhunderts*. Leipzig, Seeman, 1906 ; 2<sup>e</sup> éd., 1908.

<sup>2</sup> Ad. Michaelis, *Un secolo di scoperte archeologiche*, trad. Eloisa Pressi (dans la *Biblioteca di cultura moderna*, n<sup>o</sup> 55). Bari, Laterza, petit in-8, 410 p.

les nécropoles minoennes, des Anglaises, en quête de monuments inédits, parcourir les régions de l'Asie Mineure dont l'accès est le plus difficile et une Italienne l'emporter sur soixante compétiteurs dans un concours ouvert à Florence pour la direction du musée archéologique de cette ville et des fouilles d'Étrurie. Se souvenant — pour lui infliger un démenti — du dicton de son pays, *traduttore traditore*, « qui traduit, trahit, » la doctoresse Pressi s'est bien gardée de modifier l'ordonnance générale du volume ni de retoucher le texte de Michaelis. Cependant, comme il était naturel et souhaitable, elle a cru devoir ajouter quelques détails sur les découvertes survenues depuis l'apparition de la première édition allemande et en particulier sur les récents travaux des Italiens en Italie même et en Crète. Si quelque jour on nous donne une adaptation française de ce livre, on devra pareillement y faire une place moins étroite que dans l'original à la Gaule romaine et à l'Afrique du Nord. Tel qu'il est, et bien qu'il ne contienne ni références ni gravures — des numéros en marge renvoient simplement aux illustrations de l'*Histoire de l'art antique* de Springer, revue par Michaelis, traduite en italien par A. Della Seta — cet exposé agréable et vivant rendra de grands services ; il ne peut que contribuer à répandre le goût de l'archéologie classique et à faire apprécier le charme captivant des tâches auxquelles doivent s'astreindre tous ceux qui prétendent arracher au sol et au sous-sol de notre vieux monde les secrets des siècles disparus.

Dans la collection des *Albums destinés à l'enseignement*, où parurent naguère les *Inscriptions latines* de M. E. Diehl, M. Richard Delbrueck nous donne un excellent choix de *Portraits antiques*<sup>1</sup>. L'art du portrait est essentiellement européen ou, pour mieux dire, méditerranéen ; la Chine l'a ignoré jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle après notre ère ; dans l'Inde ancienne il n'est représenté que par les productions isolées de quelques Grecs ; en revanche, dans la vallée du Nil, dans le monde hellénique, en Italie et dans les provinces romaines on l'a cultivé avec prédilection. Nombreux sont les personnages, rois et empereurs, magistrats et simples particuliers, écrivains et artistes, dont les Égyptiens, les Grecs et les Romains se sont plu à reproduire les traits, avec la préoccupation plus ou moins marquée selon les époques, mais surtout sensible en Égypte et sous l'Empire romain, de rendre fidèlement l'expres-

<sup>1</sup> R. Delbrueck, *Antike Porträts* (dans la collection des *Tabulae in usum scholarum*, n° 6). Bonn, Marcus et Weber, 1912, in-4, LXX p., 28 figures dans le texte et 62 planches hors texte.

sion individuelle de chacun et jusqu'aux détails les plus réalistes des physionomies. Nos musées sont peuplés de ces images, presque toujours intéressantes à quelque titre et souvent fort belles. Le Périclès de Londres d'après Crésilas, le Pompée de Ny-Carlsberg, le Néron du musée des Thermes, le Caracalla de Berlin et bien d'autres encore s'imposent invinciblement à l'attention et ne se laissent plus oublier ; une fois qu'on les a vus et qu'on en a subi l'impression profonde, on comprend mieux le caractère et les actes, hauts faits ou crimes, de ces hommes qui revivent sous nos yeux dans la pierre ou le marbre. Les spécimens groupés par M. Delbrueck sont tout à fait caractéristiques. On le félicitera d'avoir joint aux œuvres grecques et romaines un certain nombre d'œuvres égyptiennes, qui permettent d'instructives comparaisons, et de prendre ses exemples non seulement dans la sculpture mais aussi dans les rares peintures conservées, dans les pierres gravées et les monnaies. La netteté d'exécution des planches est d'autant plus remarquable que le prix de l'ouvrage est très peu élevé. Le texte explicatif contient, après une rapide esquisse du développement de cet art dans l'antiquité, un commentaire très documenté des planches ; on y trouve des indications précises sur la provenance, la matière et les dimensions de chaque portrait, des détails sur la technique, le costume et la coiffure, une bibliographie au courant et quelques figures complémentaires. Comme le remarque justement l'auteur et comme on peut s'en convaincre en maniant son album, l'art du portrait n'a pas d'existence indépendante ni de développement à part ; ses transformations dans l'antiquité se sont faites dans le même sens et par les mêmes étapes que celles des autres arts auxquels il est lié et qui le conditionnent. Pour nous en tenir à Rome, depuis les bustes d'hommes d'époque républicaine au musée de Boston jusqu'au Maximin Daza du Caire ou au Constantin du Palais des Conservateurs au Capitole, en passant par les belles têtes du siècle d'Auguste, du temps des Antonins et de l'âge des Sévères, on saisit nettement le sens et la progression des changements subis, qui s'expliquent par les variations du milieu, du goût et des procédés. L'évolution du portrait n'est qu'un cas particulier, mais un cas éminent, de l'évolution de l'art antique.

De Turin nous vient un hommage émouvant rendu par un maître et des disciples en deuil à la mémoire d'un jeune érudit <sup>1</sup>. Emilio Pozzi n'avait que vingt-trois ans ; ses premières

<sup>1</sup> ΕΝΤΑΦΙΑ. *In memoria di Emilio Pozzi, la Scuola torinese di Storia antica.* Turin, Bocca, 1913, in-8, 251 p.

publications, sur l'époque hellénistique, donnaient de grandes espérances qu'un accident banal, une chute dans les ruines du Forum romain, est venu brutalement anéantir. M. Gaetano de Sanctis, l'auteur très estimé de l'*Αθήνη* et de la *Storia dei Romani*, a pensé que l'« École turinoise d'histoire ancienne, » dont il est le fondateur et le chef, se devait à elle-même de déposer sur la tombe d'un de ses plus brillants élèves « une couronne moins périssable que les fleurs qu'un seul jour suffit à faner. » Les sept travaux réunis dans ce volume d'*Εστῆρια* portent presque tous sur l'histoire grecque. En voici la liste : G. de Sanctis, les nomophylaxes d'Athènes ; L. Pareti, deux recherches de chronologie grecque (la chronologie sicilienne au début du v<sup>e</sup> siècle avant notre ère ; les entreprises de Thibron en Asie, 399 et 391 av. J.-C.) ; A. Ferrabino, la constitution thessalienne (les tétrarchies, les grandes familles dominantes, les cités, avec deux appendices, géographique et chronologique) ; A. Rostagni, Isocrate et Philippe ; L. Coccolo, le décret apostolique de Jérusalem ; G. A. Alfero, les dernières années de Naevius ; B. Motzo, examen historico-critique du troisième livre des Macchabées. Ils font honneur doublement, par la méthode rigoureuse dont ils témoignent et par la générosité de la pensée qui les a ici rassemblés, à cette « École turinoise » dont les membres, nous dit-on, — et ce livre même en est la preuve — « sont liés non seulement par la communauté de l'idéal scientifique, mais encore par une étroite solidarité d'amitié fraternelle. »

Depuis une quarantaine d'années la découverte et la publication d'un nombre considérable de papyrus ont singulièrement enrichi notre connaissance de l'Égypte ptolémaïque et romaine et plus généralement des institutions politiques et sociales, de la vie économique, des usages et mœurs, de la littérature même du monde gréco-latin. La revue spéciale *Archiv für Papyrusforschung* et le grand manuel de MM. Wilcken et Mitteis, *Grundzüge und Chrestomathie der Papyrskunde*, permettent aux érudits de se familiariser avec le maniement de ces textes. Il n'était pas inutile de les porter aussi à la connaissance des non-spécialistes et de montrer sous une forme très simple, à l'aide de quelques exemples caractéristiques, l'aspect qu'ils présentent et la nature des renseignements qu'ils apportent. C'est ce qu'a fait M. Helbing, dans un petit livre d'un format commode et d'un prix des plus modiques<sup>1</sup>. La première partie du volume traite de ques-

<sup>1</sup> R. Helbing, *Auswahl aus griechischen Papyri* (collection Göschen, n<sup>o</sup> 625). Berlin et Leipzig, Göschen, 1912, in-32, 146 p. et un fac-similé hors texte.

tions générales : histoire des découvertes papyrologiques, publications dont elles ont été l'objet, classification des documents, matière dont ils sont faits, aspect de l'écriture, indices de datation, langue, services que la science de l'antiquité peut tirer de l'utilisation de ces sources. La seconde partie reproduit vingt-quatre spécimens de la littérature papyrologique : contrats, lettres, plaintes en justice, oracles ; chacun d'eux est transcrit *in extenso*, traduit en allemand et brièvement commenté. Il n'était pas possible de donner à moins de frais une juste idée de ce que sont en eux-mêmes et de ce que nous apprennent ces matériaux précieux, appelés à tenir une place de plus en plus grande dans la science, s'il est vrai, comme on l'a dit, que l'essor de la papyrologie au xx<sup>e</sup> siècle doit égaler celui de l'épigraphie au xix<sup>e</sup>.

## II.

M. J. Irving Manatt, qui fut consul des États-Unis à Athènes avant d'enseigner le grec dans une Université d'Amérique et qui a fait encore ces dernières années plusieurs voyages en Grèce, nous communique, sous une forme agréable et facile, les souvenirs et les impressions qu'il a rapportés de ses séjours dans les îles de la mer Égée <sup>1</sup>. La première partie de son livre est intitulée : un été dans les Cyclades ; l'auteur nous conduit à Andros, où il s'attarde longuement et qu'il décrit sous tous ses aspects ; de là il gagne, et nous à sa suite, Naxos et Paros. La seconde partie nous entraîne vers d'autres îles ; en compagnie de M. Dörpfeld, l'un des meilleurs guides qu'on puisse souhaiter pour ces parages, M. Manatt a fait une rapide croisière d'Égine à Samos, en passant par l'Eubée, Délos et Mykonos ; il s'arrête à Cos, la patrie de Simonide, visite au passage les ruines de Troie, fait halte à Lesbos, dont le nom est inséparable de ceux de Sappho et d'Alcée, et à Chios, qui passe pour avoir été la patrie des épopées homériques ; enfin l'amour d'Homère et l'amitié de M. Dörpfeld lui font quitter le bassin de la mer Égée pour étudier sur place, dans la mer Ionienne, la question si controversée de l'identification d'Ithaque et de Leukas. La longueur des différents chapitres n'est nullement proportionnée à l'importance de chaque île ou site dans l'antiquité ; c'est à Délos ou à Troie, dans ce cas, et non à Andros qu'il eût fallu consacrer le plus grand nombre de pages.

<sup>1</sup> J. Irving Manatt, *Aegean days*, Londres, Murray, 1913, in-8, 405 p. et 23 planches hors texte.

Mais ne nous plaignons pas : les études pittoresques ou savantes sur Délos et Troie sont légion ; celles qui ont pour objet Andros ou Chios furent toujours plus rares et l'on saura gré à M. Manatt d'insister justement sur les points les moins rebattus de ses itinéraires. Diplomate et lettré, il s'intéresse à la fois aux choses d'aujourd'hui et à celles du passé ; il nous peint avec goût les paysages, les mœurs populaires, les monuments du moyen âge ou de l'antiquité et se plaît à évoquer, sans pédantisme, l'histoire, la légende et les textes des poètes. Les planches qui illustrent le volume reproduisent d'excellentes photographies appartenant, pour la plupart, aux collections de l'Institut archéologique allemand ou de l'École française d'Athènes.

C'est aussi à une Université des États-Unis que nous devons la dissertation inaugurale de M<sup>lle</sup> Mary Hamilton Swindler — une émule de la doctoresse Pressi — sur les éléments crétois dans le culte et le rituel d'Apollon<sup>1</sup>. Les anciens eux-mêmes attribuaient à la Crète une grande influence sur la formation de la religion grecque. Les fouilles heureuses de Cnossos, de Phaestos, d'Haghia Triada ont permis de préciser ce qu'il y avait d'un peu vague et d'incertain dans les indications des auteurs. On commence à bien connaître la nature et l'importance de l'apport crétois dans le domaine de la religion comme dans celui de l'art ; on voit ou l'on entrevoit ce que devait à l'île de Minos le culte de la Mère des dieux par exemple ou l'orphisme et le rôle qu'elle a joué comme intermédiaire entre le monde hellénique d'une part, l'Égypte et l'Asie Mineure, hittite ou sémitique, d'autre part. L'étude de ces données nouvelles jette une vive lumière sur les origines du culte d'Apollon. On a beaucoup discuté pour savoir ce qu'était ce dieu et d'où il venait. M<sup>lle</sup> Swindler se rallie à l'opinion de ceux qui le considèrent comme un grand dieu du Nord, apporté en Grèce et dans les îles par l'invasion achéenne. Il ne s'est introduit en Crète qu'à une époque relativement tardive, après Zeus, mais il s'y est assimilé un certain nombre de divinités locales, préachéennes, apparentées à celles des peuples encore mystérieux de l'Asie Mineure primitive ; les noms de ces vieilles divinités survivent dans les épithètes que porte l'Apollon de l'époque historique, Pythios, Delphinios, Smintheus, Amyklaios-Hyakinthos, Agyieus, Tarrhaïos, et qui toutes nous reportent à la Crète ; c'est de la même source que découlent l'élément

<sup>1</sup> M. Hamilton Swindler, *Cretan elements in the cults and ritual of Apollo* (*Bryn Mawr College Monographs, Monograph series*, vol. XIII). Bryn Mawr, 1913, in-8, 77 p.

cathartique ou purificateur, si considérable à Delphes et dans le culte d'Apollon Delphinios, et l'élément musical, qui tenait une si grande place à Delphes encore et à Amyklées. L'argumentation de M<sup>lle</sup> Schwindler est convaincante, menée avec vigueur et appuyée sur de vastes lectures<sup>1</sup>. Indirectement elle apporte une intéressante contribution à notre connaissance de la religion delphique, en même temps qu'à celle de la Crète : c'est à Delphes, avec l'installation de l'oracle pythien, que s'est parachevée la fusion des éléments nordiques et crétois et qu'Apollon a pris son caractère définitif.

Deux brochures d'histoire littéraire méritent d'être signalées aux historiens. Dans la première M. Laurand nous raconte, non sans une secrète ironie, la grandeur et la décadence de la critique wolfienne<sup>2</sup>. Les fameux *Prolegomena*, en 1795, avaient révoqué en doute l'existence d'Homère et attribué à la collectivité anonyme des aèdes les chants épars dont la réunion tardive, par les soins d'industriels compilateurs, aurait donné naissance à l'*Iliade* et à l'*Odyssée*. On en est revenu ces dernières années, même en Allemagne, de ces vues négatives. La science des textes a perfectionné ses méthodes d'investigation et varié ses points de vue. Il est admis et constaté que les écrivains peuvent se contredire et modifier leur style non seulement d'un ouvrage à l'autre, mais encore au cours du même ouvrage ; toute discordance entre deux parties d'un poème n'implique nullement l'existence nécessaire de deux auteurs. D'autre part on tend à réhabiliter dans la production littéraire la part du génie créateur, injustement rabaissée par Wolf et ses disciples ; il paraît impossible que sans l'intervention, à un moment donné, d'une personnalité puissante, des épopées aussi belles, aussi harmonieuses que l'*Iliade* et l'*Odyssée* aient pu sortir des efforts discordants de plusieurs écoles d'aèdes, même combinés et corrigés par une ou plusieurs écoles de grammairiens. La question homérique se pose désormais en des termes nouveaux, que Wolf n'avait pas prévus. Un écolier anglais, dont M. Salomon Reinach cite le propos, a tiré irrévérencieusement la morale de cette histoire : « Les poèmes d'Homère ne sont

<sup>1</sup> Dans la notice bibliographique, d'ailleurs très abondante et méthodiquement disposée, des p. 70-77, on est surpris de ne pas trouver cité l'article de J. Toutain, *Archéologie religieuse de la Crète ancienne* (*Revue d'histoire des religions*, 1904, t. XLVIII), reproduit dans ses *Études de mythologie et d'histoire des religions antiques*, 1909, p. 157-174, et de voir attribuer à Th. Reinach, au lieu d'Ad.-J. Reinach, l'article sur *Itanos*, de la *Revue d'histoire des religions* de 1909.

<sup>2</sup> L. Laurand, *A propos d'Homère : progrès et recul de la critique*. Paris, Klincksieck, 1913, in-16, 73 p.

pas d'Homère, mais d'un autre individu du même nom <sup>1</sup>. » — La seconde brochure est plus sévère. Elle est due encore à une authoress américaine et n'est qu'un abrégé remanié d'une thèse doctorale de l'Université de Yale <sup>2</sup>. M<sup>lle</sup> Emma Éloïse Cole examine tous les textes d'Hérodote concernant Samos. Elle en conclut, conformément à l'opinion la plus répandue, mais contrairement à l'avis de Rawlinson, qu'Hérodote a dû faire un assez long séjour dans cette île : ses monuments et son histoire paraissent lui être également familiers ; c'est avec l'accent d'un témoin oculaire qu'il parle du conflit des partis qui s'y disputaient le pouvoir ; bien souvent et à tout propos il prend des points de comparaison dans les faits et gestes, mœurs et institutions des Samiens, qui ont vraiment exercé sur lui une influence constante et inconsciente. Hérodote n'aurait pu faire à Samos une telle place dans son œuvre s'il n'y était pas venu et même s'il n'y avait pas résidé pendant plusieurs années. M<sup>lle</sup> Cole s'évertue, comme M. Laurand, à défendre la tradition et à combattre les novateurs téméraires. Sa thèse est un nouvel exemple des « progrès et reculs » de la critique.

Sous la forme d'un commentaire très développé, M. le colonel Arthur Boucher nous apporte un chaleureux plaidoyer en faveur de l'*Anabase*, « livre vrai et vécu <sup>3</sup>. » Il poursuit, lui aussi, la réhabilitation d'un auteur très attaqué. Depuis quelque vingt ans les hellénistes tendent à suspecter le témoignage de Xénophon dans son récit de la campagne de Cyrus le Jeune et de la retraite des Dix-Mille, comme aussi d'ailleurs dans ses *Helléniques* et ses *Mémorables* <sup>4</sup> : ils se méfient de l'apparente précision et des abondants détails de sa relation, écrite bien longtemps après les événements ; ils lui reprochent d'exagérer très habilement son rôle personnel et d'altérer l'exposé des faits par son parti pris apologétique ; enfin ils sont fâcheusement impressionnés par ses préoccupations tendancieuses de moraliste et de théoricien, toujours soucieux de donner des leçons et de proposer des exemples. Selon le mot de M. Alfred Croiset, on lui fait grief d'un certain « idéalisme romanesque » incompatible avec l'objectivité et la véracité

<sup>1</sup> *Revue archéologique*, 1912, II, p. 174. Ce texte a échappé à M. Laurand, si bien informé cependant.

<sup>2</sup> E. E. Cole, *The Samos of Herodotus*. Tuttle, Morehouse, et Taylor, New Haven Connecticut, 1912, in-8, 39 p.

<sup>3</sup> Colonel A. Boucher, *L'Anabase de Xénophon (Retraite des Dix-Mille), avec un commentaire historique et militaire*. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1913, in-4, 356 p. et 48 cartes, plans et croquis.

<sup>4</sup> Cf. L. Robin, *Les Mémorables de Xénophon*, dans l'*Année philosophique* de 1910, spécialement aux p. 8-19.

de l'historien. Le colonel Boucher s'inscrit en faux contre ces jugements sévères. Déjà Paul Guiraud avait montré combien l'*Anabase* nous est précieuse pour connaître les armées grecques, leur recrutement et leur organisation, les sentiments qui animaient les soldats et le caractère particulier que prenaient dans leurs rangs le patriotisme et la discipline <sup>1</sup>. Le colonel va plus loin : c'est de tout le détail des opérations rapportées par Xénophon qu'il prétend démontrer la vraisemblance parfaite et même l'exactitude rigoureuse. On ne peut que se féliciter de voir le problème abordé, de ce point de vue, par un homme dont la compétence en matière de stratégie et de tactique est universellement appréciée et qui, s'il n'a pu visiter en personne les régions parcourues par les Dix-Mille, s'est entouré du moins des éléments d'information les plus récents et les plus sûrs <sup>2</sup>.

L'argumentation du colonel Boucher porte sur deux séries de questions, les unes d'ordre militaire, les autres d'ordre géographique. L'*Anabase* est le premier exemple de « l'histoire technique d'une guerre écrite par un homme de guerre » et sa valeur est d'autant plus grande que l'expédition dont elle nous retrace les péripéties a été, par la disproportion des forces en présence et l'étendue de la route suivie à travers des pays jusqu'alors en partie inconnus, l'une des plus extraordinaires des temps anciens et modernes. Ce n'est pas un roman, quoi qu'on en ait dit. Les manœuvres attribuées par Xénophon aux Grecs paraissent très heureusement appropriées aux convenances des lieux, des circonstances et du génie de leur race : à Cunaxa, où ils chargent victorieusement l'ennemi, font face en arrière après la mort de Cyrus et la fuite de ses troupes, pivotent sur leur centre pour affronter la cavalerie du grand Roi et reprennent enfin l'offensive ; dans la retraite, où ils adoptent des formations très souples, qui leur permettent de passer aisément de l'ordre de marche à l'ordre de combat ; au gué du Centrite, où ils réussissent, en combinant habilement les feintes et les contre-attaques, à franchir, sans trop de pertes, un cours d'eau important en présence de deux corps ennemis établis sur ses rives. Il se dégage de ces tableaux une philosophie du commandement, toute socratique d'inspiration, qui repose sur les trois principes suivants : dévelop-

<sup>1</sup> P. Guiraud, *Le soldat grec d'après Xénophon*, dans le *Recueil des conférences faites à l'École de Saint-Cyr* en 1900, p. 3-32.

<sup>2</sup> Cartes de l'Asie Mineure et de la Mésopotamie par Kiepert, de la Babylonie par Jones, de l'Arménie turque par F. Oswald, de l'Arménie russe par l'état-major de Saint-Pétersbourg, sans oublier les relevés faits sur le terrain, à l'intention du colonel Boucher, par les Dominicains français de Mossoul.

per la bravoure individuelle, l'esprit d'obéissance et d'offensive ; obtenir le succès avec la moindre effusion de sang possible ; tirer de chaque soldat le meilleur parti en plaçant les plus braves en tête et en queue dans les files. Xénophon nous apparaît comme un éducateur incomparable, mais ses enseignements militaires et moraux ne ressortent que du simple et véridique exposé des faits. D'après le colonel Boucher, les indications relatives à l'itinéraire des Dix-Mille ne mériteraient pas moins de créance. La suite des trajets et des haltes nous est présentée dans l'*Anabase* jour par jour, avec le chiffre des distances entre les localités qui les jalonnent. Toute la difficulté consiste à identifier sur la carte les endroits par où l'expédition a passé et dont l'écartement doit cadrer avec les évaluations numériques du texte. Ces évaluations sont données en parasanges, mesure dont la valeur varie selon les auteurs anciens qui l'emploient. De Sardes à Célènes nous comptons 250 kilomètres et Xénophon 50 parasanges ; pour lui, par conséquent, la parasange représentait cinq kilomètres, c'est-à-dire l'espace franchi à pied en une heure par un soldat muni de son équipement et de son chargement. Dès lors, en tenant compte de la longueur connue des étapes, du tracé des grandes voies naturelles de communication, des emplacements occupés par les points d'eau, les passages de fleuves et les défilés de montagnes, on reconstitue la marche de l'armée : Cyrus est parti de Sardes, à la tête de ses seuls mercenaires grecs, et la concentration de toutes ses troupes ne s'est faite qu'à Tyriacon, base de sa ligne d'opérations ; il aurait franchi l'Euphrate beaucoup plus au Nord qu'on ne le croit d'ordinaire : le Thapsaque de l'*Anabase* correspondrait à Biredjik et non à Balis ; la bataille de Cunaxa n'a pu se livrer que dans la grande plaine de Khan Haswa, en avant de Babylone ; ensuite les Grecs, remontant le long du Tigre et de l'Euphrate supérieur, ont fait, après Bitlis, un long crochet vers l'Est : au lieu de gagner directement Trébizonde, de faux renseignements les ont engagés dans la direction du Phase ou Araxe. Le colonel Boucher suit pas à pas Xénophon et ses compagnons. Il s'applique ardemment à développer et défendre ses hypothèses topographiques. Plusieurs d'entre elles prèteraient sans doute à la discussion et les arguments qu'il invoque en leur faveur ne sont pas tous également convaincants. Mais ces détails importent peu. L'essentiel c'est l'impression d'ensemble que nous laisse l'ouvrage. Il verse des faits nouveaux, en faveur de l'accusé, au procès instruit par les hellénistes contemporains contre Xénophon. Le colonel Boucher a bien fait d'intervenir dans ce débat avec sa science étendue, son expérience

de soldat et son juste sentiment de l'intérêt toujours actuel et vivant que présente l'étude directe, d'après les sources, des grands épisodes de l'histoire ancienne.

Athènes a été souvent décrite, mais jamais peut-être avec autant d'exactitude, de couleur et de sympathie tout à la fois que dans le petit livre de M. Gustave Fougères <sup>1</sup>. Nul n'était mieux préparé ni plus qualifié que l'auteur du *Guide* de la Grèce, le directeur de l'École française d'Athènes, pour écrire cette solide et élégante monographie. On ne peut que louer sans réserve l'abondance et la précision des détails bien choisis, l'heureux usage des textes et des œuvres d'art, l'agrément d'un style brillant et enthousiaste, la richesse et la belle tenue de l'illustration. Quand on a lu ces pages et goûté ces gravures, on a dans l'esprit une image frappante de la cité glorieuse d'Athéna. M. Fougères a pris soin de situer la ville dans son cadre, qui aide à la comprendre : le premier chapitre est intitulé : « Le paysage attique ; » les dernières pages mettent sous nos yeux les sites et monuments des environs. Il a tenu à suivre aussi les destinées d'Athènes au delà de l'époque antique, au moyen âge et dans les temps modernes ; il nous montre comment elle a végété misérablement sous la domination des Byzantins, des Francs et des Turcs, comment elle est ressuscitée au XIX<sup>e</sup> siècle, depuis la fondation du jeune royaume de Grèce. Les Athéniens d'aujourd'hui se réclament des grands souvenirs laissés par leurs ancêtres, auxquels ils ressemblent tant par le langage, l'allure, le caractère même ; « l'hellénisme revit aux mêmes lieux une vie qui n'a rien d'artificiel, qui prolonge naturellement celle d'autrefois ; » nulle part les mœurs du présent ne s'harmonisent mieux avec les vestiges subsistants du passé. A ces vestiges magnifiques M. Fougères consacre, comme de juste, la majeure partie du volume. Entre un chapitre préliminaire sur l'ensemble de l'histoire et de la topographie monumentale d'Athènes et deux chapitres sur les quartiers qui s'étendent autour de l'Acropole et dans la ville basse, l'Acropole elle-même nous est présentée : aspect général, phases successives de son développement, grands édifices qui l'ornaient, trésors que les fouilles ont rendus et qu'abrite son musée. Il n'était pas facile, sur un pareil sujet, de dire tout l'essentiel, sans omission ni superflu. Il l'était moins encore d'apporter à l'étude de ces monuments, sur lesquels on pourrait croire qu'il n'y a plus rien à dire, une belle suite d'obser-

<sup>1</sup> G. Fougères, *Athènes* (collection *Les villes d'art célèbres*). Paris, Laurens, 1912, in-4, 204 p., 168 gravures.

vations personnelles et neuves. Les pages dans lesquelles M. Fougères analyse la structure du Parthénon seraient à citer tout entières ; on y voit à merveille comment le parti architectural est subordonné à une idée de sculpteur, — de la place et des dimensions de la statue d'Athéna dépendaient la disposition et les proportions du temple, — comment aussi d'heureux emprunts à la tradition de l'art ionique sont venus tempérer le canon du pur dorisme péloponnésien, mélange inouï et hardi qui donnait à l'ensemble son originalité spécifique. Le Parthénon était et reste le chef-d'œuvre d'Athènes. Faut-il s'en étonner, puisqu'Athéna n'est autre que « l'image idéalisée de la ville modèle. Athènes avait le droit de se reconnaître elle-même dans cette déesse exemplaire qu'elle avait façonnée du meilleur de ces rêves, enrichie de ses propres noblesses, épurée par les infinies délicatesses de son esprit et de sa conscience. Athéna Parthénos divinisait la certitude suprême de l'âme attique. »

Aussitôt après avoir terminé la publication de son grand traité d'archéologie, M. Deonna reprend à part l'une des questions les plus attrayantes et les plus délicates que soulève l'étude de cet art grec auquel vont toutes ses préférences et qu'il connaît si bien<sup>1</sup>. Il applique sur un point particulier, l'expression des sentiments, les méthodes d'observation et d'interprétation dont il a précédemment énoncé les règles. Dans un premier volume il distingue et définit les différents facteurs expressifs, se réservant d'indiquer ensuite, époque par époque, l'action qu'ils ont exercée les uns sur les autres. L'analyse comparative précède, annonce et prépare le tableau de l'évolution chronologique. Cette analyse est conduite avec l'érudition étendue, la justesse de coup d'œil, la finesse pénétrante, la défiance des conclusions insuffisamment motivées et des généralisations trop promptes auxquelles nous avions habitués de longue date les travaux de M. Deonna, toujours si savants et si personnels. Elle porte exclusivement sur les images des dieux et des humains idéalisés et laisse de côté à dessein les portraits. Peut-être cette limitation voulue a-t-elle quelque chose d'arbitraire et de fallacieux : l'auteur avoue lui-même que le réalisme plus ou moins grand des portraits dépend en partie des mêmes facteurs qui concourent ailleurs à l'expression des sentiments ; il faut ajouter aussi que bien souvent, en présence d'une statue antique, nous sommes embarrassés de savoir s'il faut ou non y reconnaître un portrait, c'est-à-dire la re-

<sup>1</sup> W. Deonna, *L'expression des sentiments dans l'art grec ; les facteurs expressifs*. Paris, Laurens, 1914, in-8, 379 p. et 56 figures.

présentation d'un individu déterminé, faite d'après le modèle vivant. Quoi qu'il en soit, on ne peut reprocher à M. Deonna d'avoir cherché à alléger ainsi sa tâche : c'est justement dans les œuvres auxquelles il entend se borner qu'il est le plus intéressant et le plus difficile de rechercher comment les artistes anciens ont traduit, par les moyens dont ils disposaient, les émotions joyeuses ou douloureuses de l'âme humaine.

Suivant un procédé qui lui est familier, l'auteur commence par nous mettre en garde contre les causes multiples d'erreur qui peuvent nous tromper sur le sens des documents : les unes sont d'ordre matériel et proviennent soit de l'imparfaite fidélité des gravures, photographies ou moulages à l'aide desquels nous essayons de juger des originaux, soit de certaines particularités des originaux eux-mêmes, dont l'aspect varie selon l'éclairage qu'ils reçoivent, le point de vue d'où on les considère, leur état d'usure, les restaurations modernes qu'ils ont subies, etc. ; les autres sont d'ordre moral, jugements précipités que suggèrent un parti pris personnel, l'idée *a priori* que telle expression peut seule convenir dans tel sujet, à telle époque, ou l'obsession de théories erronées, comme celle de la perfection et de l'impassibilité de l'art grec. M. Deonna distingue ensuite trois séries de facteurs qui concourent à diversifier l'expression des sentiments : facteurs artistiques — les différentes branches de l'art ne marchent nullement du même pas : la littérature est en avance sur l'art figuré, le dessin sur la ronde bosse, l'art industriel sur le grand art ; facteurs religieux — l'art populaire et laïque s'émancipe avant l'art officiel et sacerdotal ; facteurs sociaux — les dieux s'animent et s'individualisent après les mortels et parmi ceux-ci les types nobles après les types inférieurs, étrangers ou petites gens. Dans le développement de l'expression il faut distinguer logiquement trois stades : corps et visages sont d'abord inexpressifs, puis le corps tout entier par ses attitudes et ses gestes rend saisissables aux yeux du spectateur les sentiments intimes, enfin l'artiste concentre son effort sur le visage. Celui-ci passe lui-même par trois phases : aux origines il arrive assez fréquemment que les nécessités de la matière ou de la technique lui prêtent une expression qui nous frappe et que l'artiste n'avait pas l'intention de lui attribuer ; puis on a recours à des moyens conventionnels pour rendre un petit nombre de sentiments ; enfin, par un dernier progrès, une correspondance exacte et réaliste s'établit entre les états de l'âme et les traits de la physionomie. Et ainsi se vérifient une fois de plus les grandes lois de la « différenciation graduelle » et du « passage de l'inconscient au conscient, »

qui président aux transformations de l'art dans tous les temps et tous les pays. Réduite à ce schéma, la démonstration paraîtra sèche et aride. Telle n'est pas cependant l'impression que laisse la lecture du livre, très vivant, plein de remarques ingénieuses, éclairé par des illustrations convaincantes. M. Deonna ne se perd pas dans les abstractions ; il multiplie les exemples concrets et les commente avec goût. On lui sait gré de sa méthode, plus encore que de sa doctrine, et de nous apprendre à mieux regarder, comprendre et aimer les belles créations du génie hellénique.

### III.

Le *Cours d'épigraphie latine* de M. René Cagnat vient d'atteindre sa quatrième édition <sup>1</sup>. Il serait superflu de louer un ouvrage dont vingt-huit années ont éprouvé la valeur et consacré le succès. Ce *Cours* a formé à la lecture des inscriptions tous ceux qui s'efforcent, en France et dans l'Afrique du Nord, de retrouver de nouveaux textes, de les publier, de les faire servir au progrès des connaissances historiques. L'étranger même lui a rendu hommage, et tous les hommages, y compris le plus indiscret, celui du plagiat <sup>2</sup>. Mais ce que l'on doit dire, c'est que cette quatrième édition n'est pas la reproduction servile de la troisième, pas plus que celle-ci ne répétait purement et simplement les précédentes. En reprenant son œuvre, M. Cagnat tient chaque fois à la perfectionner davantage, à la tenir au courant des publications nouvelles et des acquisitions de la science, à la rendre plus complète, plus solide encore et plus pratique. Sans doute l'ordonnance du livre n'a pas été modifiée et ne devait pas l'être : après une première partie sur les alphabets usités dans les inscriptions romaines, l'auteur traite d'abord des éléments communs aux différentes classes d'inscriptions (le nom, le *cursus honorum*, les titres impériaux), puis des classes diverses d'inscriptions et de la forme propre à chacune d'elles (dédicaces religieuses et honorifiques, textes gravés sur des édifices, épitaphes, actes publics et privés, *instrumentum domesticum*) ; un chapitre complémentaire pose les règles de la restitution des parties mutilées et de la critique des documents épigraphiques ; un appendice énumère et explique les sigles et abréviations. Mais chaque chapitre a été l'objet d'une révision attentive et d'additions multiples : ici ce sont des déve-

<sup>1</sup> R. Cagnat, *Cours d'épigraphie latine*, 4<sup>e</sup> édition. Paris, Fontemoing, 1914, in-8, 504 p., 49 figures dans le texte et XXVIII planches hors texte.

<sup>2</sup> Cf. *Revue critique*, 1896, I, p. 475-479.

loppements nouveaux sur un point important, ailleurs le renvoi à un ouvrage ou à un article de ces dernières années dont les conclusions sont adoptées ou discutées, ailleurs encore la mention d'un texte récemment découvert. Aussi n'est-il pas surprenant que le nombre total des pages ait passé de 226 en 1886 à 504 en 1914, et que la seule liste des sigles et abréviations, absente de la première édition, occupe 64 pages dans la quatrième. Mais l'innovation la plus heureuse porte sur l'illustration. Pour la première fois M. Cagnat met sous nos yeux, dans une série de planches hors texte, d'une exécution très soignée, un certain nombre d'inscriptions remarquables par leur date, leur forme ou l'aspect de leurs lettres. C'est une revue de toutes les époques, depuis le cippe archaïque du Forum romain jusqu'au règlement du couvent de Saint-Étienne à Kairouan, au vi<sup>e</sup> siècle de notre ère, et de tous les types, depuis les épitaphes des Scipions jusqu'aux *tabellae defixionum* d'Afrique. A cet égard le *Cours d'épigraphie latine* doit être rapproché des *Inscriptiones Latinae* de M. Ernst Diehl, parues en 1912. M. Cagnat nous donne des textes beaucoup moins nombreux, mais plus variés peut-être et qui ne sont jamais réduits à de trop petites dimensions ; il prend ses exemples de préférence dans la Gaule et l'Afrique du Nord, tandis que M. Diehl choisissait les siens en Italie et surtout à Rome ; les deux recueils ne font pas double emploi. Le *Cours d'épigraphie latine*, ainsi enrichi, est appelé à rendre des services de plus en plus grands et l'on peut prédire, sans craindre d'être démenti par les faits, que sa quatrième édition ne sera pas la dernière.

Le livre de M. Birt sur les figures les plus caractéristiques de l'ancien monde romain nous donne un nouvel exemple du goût qu'éprouvent à l'heure actuelle les érudits allemands pour la vulgarisation élégante et littéraire, que n'alourdit pas le bagage des renvois aux textes et les discussions critiques<sup>1</sup>. Quatorze chapitres nous présentent les personnages qui semblent à l'auteur avoir le mieux affirmé leur « moi » et en qui s'incarne le destin de Rome à travers les âges, depuis Scipion l'Africain et Caton le Censeur jusqu'à Trajan, Hadrien et Marc-Aurèle, en passant par les Gracques, les généraux ambitieux du dernier siècle de la République, Sylla, Lucullus, Pompée, César, Marc-Antoine, et les meilleurs princes du premier siècle de l'Empire, Auguste, Claude, qu'on est un peu surpris tout d'abord de rencontrer en si noble compagnie, et Titus. Avant l'époque de

<sup>1</sup> Th. Birt, *Römische Charakterköpfe, ein Weltbild in Biographien*. Leipzig, Quelle et Meyer, 1913, in-8, 348 p. et 20 planches hors texte.

La seconde guerre punique les individualités des premiers âges nous échappent, faute de documents assez précis pour bien les connaître, faute aussi peut-être d'un horizon politique et social assez large pour que dès lors les tempéraments s'affirment et se différencient ; tout s'estompe dans une brume anonyme, d'où émerge seule et bien nette la silhouette du « vieux Romain » de Tite-Live et de Plaute, « aux ongles noirs, aux grandes oreilles, hargneux et avare (*struppig und ruppig*), toujours prêt à sauter sur son épée ou sur sa fourche à fumier. » Après les Antonins, c'est la fin du monde antique, l'avènement de l'étiquette orientale et de la bureaucratie niveleuse : Dioclétien est « le premier des sultans, la première idole couronnée. » Mais dans l'intervalle l'histoire de Rome se résout et se résume exactement, selon l'auteur, en une suite de biographies typiques. M. Birt a pris un évident plaisir à soigner le relief et la couleur de ses portraits, et nous nous plaisons aussi à suivre les coups, parfois imprévus et capricieux, de son pinceau. Tous les Romains qu'il dresse devant nous ont belle allure et montrent sur le fonds commun des qualités et des défauts inhérents au génie national, une variété amusante d'aspects, d'aptitudes ou de travers. Peut-être les croquis les mieux réussis sont-ils ceux des étoiles de second ordre, Lucullus par exemple, — pour lequel M. Birt doit beaucoup sans doute, sinon directement au *Mithridate* de M. Théodore Reinach, du moins à la *Grandeur et décadence de Rome* de M. Guglielmo Ferrero, — ou encore Marc-Antoine, pareil aux rudes barons du moyen âge allemand, franc buveur, inculte et hardi, jouet et victime des femmes, et ce malheureux Claude, injustement ridiculisé, dont les infortunes conjugales ont fait oublier les grands travaux, l'activité législative et la bonne administration. En revanche, un César, un Marc-Aurèle souffrent d'être mis à peu près sur la même ligne qu'un Caton ou un Titus ; pour eux le cadre est trop étroit et les pages brillantes qui leur sont ici consacrées ne font pas oublier les vigoureuses touches de Mommsen et les délicates analyses de Renan.

M. Birt a l'esprit original et le style pittoresque ; il aime les allitérations, les formules imagées et frappantes, les comparaisons modernes, les néologismes, voire même les paradoxes. Il commence son chapitre sur Lucullus par ces mots alléchants : « Le nom de Lucullus nous fait songer aussitôt aux plaisirs de la table ; d'admirables parfums se répandent hors des cuisines ; devant nous s'évoque l'image d'un banquet à sept entrées, avec huitres et dindons et cerises surtout ! Chaque gamin qui, l'été, grimpe dans un cerisier devrait, du haut de son arbre, penser à

Lucullus avec une pieuse reconnaissance <sup>1</sup>. » Pour mieux piquer notre intérêt, quand il s'agit de la Mauritanie Tingitane, il ne parle que du Maroc et de la question marocaine. Il compare, avec une exagération blessante pour l'amour-propre de nos voisins d'outre-monts, l'ardeur des Romains acharnés contre Carthage à celle des Italiens jetant leurs régiments sur les plages de la Tripolitaine. Il n'hésite pas à qualifier de « sabotage » l'activité obstructionniste des tribuns de la plèbe. Il est plein d'amertume à l'égard des Romaines d'aujourd'hui : « elles ressemblent parfois à des anges, mais le diable n'est jamais loin. » Quant à celles d'autrefois, il déplore que l'occasion lui ait été refusée de faire la biographie de l'une ou l'autre d'entre elles ; la cause de son abstention, c'est que, dit-il, à part quelques intrigantes sur lesquelles nous sommes insuffisamment renseignés, les Romaines étaient mères avant tout ; la gloire de Cornélie est d'avoir élevé les Gracques et celle d'Agrippine d'avoir porté Néron au trône ; elles n'ont influé que par leurs fils sur la marche de l'humanité. Il est permis de regretter, malgré tout, que M. Birt n'ait pas inséré quelques médaillons féminins parmi ses bustes d'hommes et exercé sur ces modèles ses talents de psychologue et sa verve. Regrettons aussi que les préjugés d'un patriotisme respectable, mais vraiment excessif, l'entraînent à de singulières affirmations. Nous ne lisons pas sans surprise dans les dernières lignes du volume, en guise de conclusion, que l'Autriche, l'Allemagne, la Scandinavie et l'Angleterre ne sont pas seules à mériter le nom de pays germaniques et que la même qualification convient aussi à peu près (*halbwegs*) à la France : si notre langue est d'origine latine, nous ne descendons que des Gaulois et des Francs, et nous n'avons pas plus de sang latin dans les veines, paraît-il, que les bourgeois de Francfort ; Charlemagne, bien entendu, est un empereur allemand, un pur Germain, qui a travaillé pour les rois de Prusse ! M. Birt fait trop bon marché de l'occupation et de la colonisation romaines en Gaule et il oublie que Charlemagne fut le champion de la civilisation latine et de l'expansion romane, précurseur, non pas de Frédéric II ou de Guillaume I<sup>er</sup>, mais de Louis XIV et de Napoléon.

<sup>1</sup> Cf. G. Ferrero, *Grandeur et décadence de Rome*, I, 8<sup>e</sup> édition, Paris, 1906, p. 278 : « Quand au printemps nous voyons, au milieu d'un champ, un cerisier étaler la neige violacée de ses fleurs, souvenons-nous que c'est là, échappé aux naufrages historiques de vingt siècles, le dernier vestige des conquêtes gigantesques de Lucullus. » L'intention et l'effet sont les mêmes, transposés seulement d'une saison à l'autre. M. Birt ne cite pas M. Ferrero. Peut-être, après tout, n'y a-t-il là qu'une coïncidence.

Le tableau des révolutions de la République romaine que nous donne M. Gustave Bloch se recommande par sa netteté, sa vigueur, l'heureux choix des traits qui font connaître et comprendre les hommes, les événements, les institutions, l'aisance enfin avec laquelle se démêle l'écheveau compliqué des intrigues et se dégagent, à travers les conflits tumultueux des ambitions déchaînées, les grandes lignes continues des transformations politiques et sociales<sup>1</sup>. Pas d'appareil érudit ; nulle part ne s'étalent au bas des pages ces notes encombrées de renvois ou de citations qui alourdissent le récit et effarouchent le profane ; on n'a pas de peine néanmoins à s'apercevoir que cette philosophie de l'histoire de Rome républicaine repose sur les plus solides assises ; elle exige et atteste une maîtrise du sujet à laquelle il n'est possible de parvenir que par la pleine possession des textes, attentivement recueillis, discutés et médités. Pas de considérations inutiles, de développements vagues et déclamatoires ; aucune trace de cette phraséologie pompeuse, de ces invocations à tout propos et hors de propos aux lois abstraites et fatales, encore que bien incertaines, de la sociologie, qui déparent trop souvent les travaux de ce genre, essais d'ailleurs méritoires de synthèse, dont l'indiscret pullulement des recherches analytiques a fait sentir partout l'impérieux besoin. Ici nous nous tenons sur le terrain solide des faits : il s'agit de savoir ce que fut à ses origines la cité romaine, sous l'influence de quels besoins, sous la pression de quelles circonstances elle a évolué, par quelles étapes elle a passé de la République oligarchique et timocratique à la monarchie de César et d'Auguste.

Tout d'abord M. Bloch nous montre, au sein de la cité, l'antagonisme des vieilles *gentes* patriciennes, fermement attachées à leurs traditions et à leurs privilèges, et de la plèbe, masse inorganique, formée d'éléments divers et de plus en plus nombreux, qui aspire à se faire place, de gré ou de force, dans les cadres de l'État et de la société ; la lutte des deux ordres aboutit à la proclamation de leur égalité. Mais aussitôt se posent d'autres problèmes : les plébéiens pauvres veulent obtenir et obtiennent en effet, après de longues péripéties, une réforme du mode de votation dans les comices centuriates qui leur assure un chiffre de suffrages mieux proportionné à leur effectif réel, tandis que les plébéiens riches se poussent aux honneurs et se rapprochent de plus en plus des patriciens, dont ils partagent le genre de vie,

<sup>1</sup> G. Bloch, *La république romaine, les conflits politiques et sociaux* (dans la *Bibliothèque de philosophie scientifique*). Paris, Flammarion, 1913, in-18, 333 p.

les goûts et les ambitions ; les guerres et les conquêtes déciment la classe des petits propriétaires fonciers et développent la richesse mobilière ; le jeu ininterrompu des affranchissements altère la pureté de la race ; un prolétariat urbain, redoutable par l'afflux toujours croissant de ses membres et l'ardeur impatiente de ses convoitises, se pose hardiment en face de la noblesse nouvelle qui prétend garder pour elle seule l'exercice du pouvoir à Rome et les profits de l'exploitation provinciale. Dès lors il paraît évident qu'il y a incompatibilité absolue entre les cadres constitutionnels de la petite cité d'autrefois, pieusement conservés, et les nécessités vitales de l'immense empire qu'elle a fondé ; les crises se précipitent et la République y périra : les Gracques essaient vainement de faire contre le Sénat les réformes qui s'imposent et de reconstituer les classes moyennes malgré l'opposition des nobles et l'indifférence de la foule ; d'autres s'efforcent d'entraîner le Sénat lui-même dans la voie du progrès ; Drusus veut ouvrir aux Italiens l'accès de la cité, Sylla restaurer l'oligarchie en l'adaptant aux contingences de son temps ; ils échouent et leurs tentatives n'ont d'autre résultat que de provoquer l'une la révolte de l'Italie, l'autre une vive réaction démagogique et la conjuration de Catilina. Rome n'est sauvée de l'anarchie que par César et l'organisation d'un régime qu'Auguste pourra bien, à force d'habiletés et de compromis, faire passer un instant pour une restauration républicaine, mais qui était en réalité purement monarchique.

M. Bloch ne se contente pas de retracer l'enchaînement des faits ; il sait aussi mettre en scène les hommes qui s'y trouvent mêlés et qui parfois les dominent ou les suscitent : un Appius Claudius Caecus, audacieux précurseur ouvert à quelques-unes des idées de l'avenir et en même temps étrangement asservi aux préjugés et aux rancunes du passé ; un Scipion l'Africain, dont la haute intelligence et les dons de séduction sont gâtés par un certain charlatanisme et le parti pris hautain de se mettre au-dessus de la loi ; un Tiberius Gracchus, qu'on hésite à louer ou à blâmer, qui émeut pourtant d'admiration et de pitié par « la pureté de ses intentions, la sincérité de son patriotisme, sa candeur même et ses illusions, et la cruauté de ses destinées ; » tant d'autres enfin, de Caton à Auguste, collaborateurs inconsients de la même œuvre, en dépit de la diversité de leurs talents ou de leurs génies et de l'opposition de leurs desseins. Maints rapprochements avec la Grèce s'imposaient, non seulement pour marquer les ressemblances, Caius Gracchus voulant, comme Périclès, asseoir son autorité personnelle sur le consentement de

l'opinion, Catilina rêvant d'imiter Agis et Cléomène, César fasciné par la gloire d'Alexandre, mais surtout pour indiquer les contrastes : Servius a remanié, tout autant que Clisthène, l'armature de la société, avec cette originalité qu'il distingue les tribus urbaines et les tribus rurales, celles-ci indéfiniment extensibles, ce qui permet à Rome d'« amplifier son territoire, multiplier ses citoyens, grandir enfin dans un vêtement plus souple » (p. 53) ; tandis qu'à Athènes le développement de la vie économique au sein des classes inférieures amenait leur avènement à la vie politique, la démocratie n'a jamais pu s'établir à Rome, parce que la matière même de ce régime y faisait défaut de siècle en siècle davantage, et qu'avec une populace appauvrie, avilie, sans frein et sans dignité, le gouvernement direct de tous par tous n'était pas possible (p. 168). On devrait noter encore, chemin faisant, bien d'autres intéressantes et pénétrantes remarques : la grandeur du Sénat vient de ce que cette assemblée, purement consultative cependant, représentait la tradition, « associait à la fonction de l'interrègne celle de l'*auctoritas*, était à la fois la tutrice du peuple et la source où se retrempeaient les auspices » (p. 22) ; « la plèbe, c'est le levain de Rome, le ferment ; c'est par la plèbe et pour la plèbe qu'elle a brisé le moule étroit de la cité patricienne et que, s'ouvrant toute grande, elle est devenue un vaste État » (p. 67), etc. De la lecture de ce volume, si plein de choses et qui fait penser, on emporte une impression juste et complète de ce qu'ont été pendant cinq siècles les vicissitudes intérieures de Rome ; il resterait maintenant à les suivre sous les règnes des empereurs.

Telle n'est pas la tâche que s'est proposée M. Alfred von Domaszewski dans son *Histoire des empereurs romains*, dont une seconde édition vient de paraître<sup>1</sup>. Ce remarquable ouvrage, très vivant, d'une lecture facile et attrayante, est vraiment une histoire des princes eux-mêmes et non de la constitution qu'ils ont, selon les cas, appliquée, transgressée ou réformée. Les guerres extérieures et civiles, les intrigues de cour et les révolutions, et surtout le caractère des protagonistes de ces drames, voilà les thèmes que traite M. von Domaszewski, avec sa science très avertie et son incontestable talent d'écrivain. Nous avons eu déjà l'occasion d'apprécier ici même la première édition de l'*Histoire des empereurs romains*, qui date de 1909. La seconde ne paraît pas en différer ; ni le texte ni l'illustration n'ont été mo-

<sup>1</sup> A. von Domaszewski, *Geschichte der römischen Kaiser*, 2<sup>e</sup> édition. Leipzig, Quelle et Meyer, 1914, 2 vol. in-8, 324 et 328 p., avec 12 doubles planches hors texte, un tableau généalogique (les Julii et les Claudii) et 8 p. de cartes schématiques des pays romains.

difiés et, à vrai dire, cinq années d'intervalle ne sont pas suffisantes pour imposer à un ouvrage de ce genre d'importants remaniements. Dans un délai si court, le flot toujours montant des découvertes archéologiques, des publications épigraphiques et des monographies érudites a sans doute enrichi encore notre connaissance du détail des faits et des institutions, mais non pas au point de bouleverser, sur des points essentiels, les seuls qui comptent en l'espèce, les idées reçues ou les données acquises et d'obliger l'historien à retoucher ses tableaux, à reviser ses jugements. On peut dire, sans trop s'avancer, qu'un pareil essai de synthèse garde en général sa valeur durant un demi-siècle à peu près. Pour la République, l'*Histoire romaine* de Mommsen n'a-t-elle pas fait autorité pendant cinquante ans ? C'est maintenant qu'elle commence à paraître insuffisante, inexacte, dépassée<sup>1</sup> ; elle ne figure plus parmi les livres de science « au courant ; » elle n'a pas cessé du moins, empressons-nous de l'ajouter, et elle ne cessera pas d'être comptée au nombre des chefs-d'œuvre de la littérature et de la pensée allemandes.

M. Victor Schultze nous transporte aux derniers temps de l'Empire romain, alors que Rome elle-même a perdu son rang prééminent et que Constantinople est devenue capitale à sa place<sup>2</sup>. Il se propose de nous faire voir, dans une suite d'études détachées, comment chacune des parties du monde ancien qui se sont incorporées les unes après les autres à l'Église chrétienne, a gardé, au sein de l'unité de foi et de culture, sa physionomie individuelle et imprimé sa marque propre, dans un rayon déterminé, à la vie religieuse, politique et sociale. Une pareille démonstration ne pouvait mieux commencer que par le récit des événements dont Constantinople fut le théâtre aux iv<sup>e</sup> et v<sup>e</sup> siècles, et la peinture des mœurs de ses habitants à la même époque. Aucune ville n'avait un cachet plus original que cette création, artificielle en apparence, logique et nécessaire en réalité, admirablement adaptée aux impérieux besoins des temps nouveaux, située aux confins des civilisations les plus diverses, qui s'y rencontrent et s'y heurtent dans un fécond bouillonnement : Rome, dont elle continue la tâche organisatrice et l'œuvre séculaire de défense et d'extension, la Grèce, qui lui a transmis le legs de ses traditions de pensée et d'art, l'Orient tout proche, qui la submergera sous ses flots tumultueux, les Barbares

<sup>1</sup> Voir en ce sens l'article de M. Haverfield, *Roman history since Mommsen*, dans la *Quarterly Review*, 1912, n° 433, p. 323-345.

<sup>2</sup> V. Schultze, *Konstantinopel 324-450 (Achristliche Städte und Landschaften, 1)*. Leipzig, Deichert, 1913, in-8, 292 p. et un plan.

enfin auxquels elle fait face et qui sont à la fois un danger terrible, toujours menaçant, et une réserve précieuse de forces jeunes. Il était inévitable que dans un pareil milieu la vie chrétienne se développât tout autrement que sur n'importe quel autre point du pourtour de la Méditerranée. M. Schulze expose d'abord, avec beaucoup de précision et en faisant un usage très judicieux des sources, l'œuvre accomplie à Constantinople par chacun des empereurs, depuis la fondation de la cité par Constantin jusqu'à la mort de Théodose II. Il rend à ces princes un hommage mérité ; dans la mesure du possible, et sans remédier à tous les maux, par exemple au désarroi des finances, ils se sont très convenablement acquittés, en somme, des principales tâches qui leur incombait : assurer la protection des frontières, prévenir les usurpations, assurer à leurs sujets les bienfaits d'une administration régulière, strictement hiérarchisée, développer l'industrie, le commerce, les écoles, lutter contre le désordre des mœurs. Ils font honorable figure devant l'histoire et ils le doivent, sans nul doute, pour une part, à Constantinople, où ils étaient bien placés pour remplir tout leur devoir. La seconde partie énumère et décrit les différents éléments de la société et les différents aspects de la vie dans la capitale : la ville même avec ses monuments, le clergé, la cour impériale, les classes sociales, les jeux, l'éducation, la piété populaire. Le tableau est exact, consciencieux, documenté, — un peu terne ; peut-être ne nous donne-t-il pas une image assez colorée de ce milieu complexe et captivant. Arrivé au terme de son exposé, l'auteur tourne court ; il n'a pas jugé utile d'énoncer, dans une large et ferme conclusion, les idées générales qui se dégageraient comme d'elles-mêmes de ses patientes recherches ; cette lacune fâcheuse nuit assurément à l'intérêt et à la portée du livre.

Nous revenons à l'Italie avec la dissertation doctorale de M<sup>lle</sup> Lily Ross Taylor, présentée, comme celle de M<sup>lle</sup> Schwindler, à la Faculté féminine de Bryn Mawr College en Pensylvanie<sup>1</sup>. Elle concerne une ville sur laquelle des fouilles récentes, conduites avec une méthode rigoureusement scientifique et fécondes en trouvailles heureuses, ont rappelé l'attention du monde savant. Depuis 1907, M. Dante Vaglieri, qu'une mort prématurée vient de ravir à la science, avait repris et poursuivi sans interruption le déblaiement des ruines d'Ostie, trop longtemps négligées ou superficiellement explorées ; ses rapports, insérés dans la publication officielle des *Notizie degli Scavi*, permettent de suivre

<sup>1</sup> L. Ross Taylor, *The cults of Ostia*. Bryn Mawr, 1912, in-8, 100 p.

mois par mois le progrès des découvertes. A sa demande, les pouvoirs publics se sont imposé un gros effort financier pour donner aux travaux toute l'ampleur qu'exigent l'importance historique de ce site et la richesse du butin archéologique et épigraphique qu'on est en droit d'en attendre. Sur ses indications, un érudit romain, M. L. Paschetto, a tiré des textes et monuments connus jusqu'à ces dernières années une copieuse, quoique provisoire, monographie d'Ostie<sup>1</sup>. Ajoutons qu'en France même on ne perd pas de vue les études « ostiennes » ; un ancien membre de l'École de Rome, maintenant professeur à l'Université d'Alger, M. J. Carcopino, s'en est fait une spécialité et sur bien des points il a pu apporter des compléments ou des rectifications à l'œuvre des savants italiens<sup>2</sup>. Voici que les Américains, ou plutôt les Américaines, entrent en lice à leur tour. M<sup>lle</sup> Taylor s'est assigné une besogne limitée, mais très utile, dont elle s'acquitte fort bien. Elle fait la monographie religieuse d'Ostie au temps du paganisme. Très justement, à la différence de M. Paschetto, elle ne sépare pas de l'ancienne colonie de la rive gauche du Tibre la ville nouvelle de Portus, née sur la rive droite autour des ports de Claude et de Trajan. Elle n'essaie pas de localiser hypothétiquement les différents temples, — seuls l'emplacement d'un sanctuaire de Mithra et celui du sanctuaire de la Magna Mater sont dès à présent tout à fait certains, — et s'en tient à la mise en œuvre des documents littéraires et des inscriptions, très soigneusement inventoriés et interprétés. Les cultes païens célébrés à Ostie se répartissent en trois groupes, selon qu'ils s'adressaient aux divinités gréco-romaines, impériales ou orientales. Le plus ancien de tous, antérieur même à la fondation de la colonie romaine, est celui de Vulcain ; jusque sous l'Empire le *pontifex Volcani et aedium sacrarum* resta le chef de toute la religion de la cité ; son autorité s'étendait même sur les adorateurs et les prêtres des dieux orientaux ; à côté de Vulcain, il faut citer en première ligne la triade Capitoline, honorée probablement dans le temple dont il reste un haut *podium* sur la place principale de la ville, et les Dioscures Castor et Pollux, dont le culte, comme celui de Jupiter, Junon et Minerve, fut de bonne heure introduit et officiellement organisé

<sup>1</sup> L. Paschetto, *Ostia colonia romana, storia e monumenti*, dans les *Dissertazioni della pontificia Accademia romana di archeologia*, 2<sup>e</sup> série, t. X, 1912, 593 p.

<sup>2</sup> Voir ses articles critiques des *Mélanges de l'École de Rome*, 1909, 1910 et 1911 ; son résumé et son appréciation des fouilles de M. Vaglieri, dans le *Journal des Savants* de 1911, p. 448-468 ; son compte rendu du livre de M. Paschetto dans la *Revue archéologique* de mai-juin 1913, p. 389-405.

par l'État romain. Les principaux dieux orientaux étaient la Magna Mater venue d'Asie Mineure, l'égyptienne Isis, le Mithra des Perses ; nulle part ailleurs en Occident, sauf à Rome, on n'a retrouvé autant de *mithrea* qu'à Ostie et l'un d'eux est le premier en date de ceux dont on peut déterminer l'âge. L'importance des religions exotiques dans cette ville s'explique tout naturellement par la place qu'y tenait le commerce, ses relations étroites avec les grands ports d'Orient, le nombre des affranchis d'origine asiatique qui l'habitaient, employés au service de l'annone et au déchargement des navires sur les quais. Il est à remarquer toutefois que les cultes proprement syriens sont ici très peu représentés : c'est que, selon M<sup>lle</sup> Taylor, les marchands étrangers de passage se réservaient de faire leurs dévotions dans les temples de la capitale toute proche. Ostie avait donc, au point de vue religieux, une réelle originalité et certains caractères propres, qu'il valait la peine de mettre en lumière.

M. Louis Bonnard a réuni tous les renseignements que nous possédons au sujet de la navigation intérieure de la Gaule romaine et il expose très clairement les résultats de ses recherches sur cette matière importante, qui touche tout ensemble à l'histoire de la géographie ancienne, du commerce, des travaux publics, des corporations professionnelles, etc. <sup>1</sup>. La question est envisagée tour à tour sous tous ses aspects dans une série de chapitres agréables, mais un peu trop multipliés et divisés. La composition du livre paraît lâche et l'intérêt se disperse. L'auteur n'a pas su concentrer son effort. A côté de ses indications très précises et très justes sur la disposition du réseau fluvial de la Gaule, le régime de ses cours d'eau dans l'antiquité, les cultes qu'on leur rendait, le tracé et le rôle des principaux d'entre eux, les travaux de correction ou de canalisation dont ils ont été l'objet, les collèges de bateliers qu'on y rencontrait, les flottilles militaires qui les protégeaient contre les barbares aux frontières, ce qu'il nous dit par exemple de l'annone, du *cursus publicus*, des droits de péage, du régime juridique de la circulation fluviale, des différents types de bateaux employés n'a rien de spécialement gallo-romain ; aussi doit-il, dans ce cas, s'en tenir à des généralités vagues ou prendre des exemples dans d'autres pays. La meilleure partie du livre, sur laquelle on ne lui marchandera pas les éloges, c'est le chapitre, le plus long de tous, où il nous convie à faire avec lui le tour des fleuves et rivières de la Gaule romaine ; nous sommes là au cœur

<sup>1</sup> L. Bonnard, *La navigation intérieure de la Gaule à l'époque gallo-romaine*. Paris, Alph. Picard, 1913, in-8, VIII-267 p. et 18 figures.

du sujet et aucun détail n'est superflu ni indifférent. M. Bonnard consacre à tous les cours d'eau qui méritaient d'être cités des notices fortement étayées sur les textes littéraires, les inscriptions, les publications modernes. Suivant le même ordre que les Romains conquérants, il commence par le Rhône, qu'il remonte depuis la Méditerranée jusqu'au lac Léman, et finit par le Rhin, qu'il descend jusqu'à la mer du Nord ; chacun des autres grands fleuves, avec ses principaux affluents, et les plus marquants des petits fleuves côtiers figurent à leur place dans cette énumération descriptive. On a raison de vanter les services rendus par les routes romaines, si nombreuses dans notre pays et si bien comprises, desservant tous les grands centres, reliant de la façon la plus rapide et la plus commode les régions de la Gaule entre elles et avec les pays voisins, à tel point que les chemins royaux de l'Ancien Régime et nos chemins de fer eux-mêmes n'ont pu mieux faire souvent que d'adopter les mêmes parcours. M. Bonnard nous donne la preuve que le réseau navigable, par son ampleur et son heureux aménagement, était tout à fait digne du réseau routier. Le génie pratique des vainqueurs avait également développé tous les moyens de communication et de transport, dans l'intérêt de leur domination sans doute, mais aussi pour le plus grand avantage du commerce national et international et de la civilisation.

Sur la Germanie romaine ont paru simultanément deux très bons exposés d'ensemble. Le premier, à vrai dire, n'est pas entièrement nouveau : c'est la seconde édition d'un livre qui remonte à 1905, mais en réimprimant ses *Romains en Allemagne*, M. Friedrich Koepp a pris soin de remanier le texte, d'enrichir l'illustration, de mettre au courant les indications bibliographiques sommairement énoncées dans les dernières pages<sup>1</sup>. L'ouvrage se présente sous un aspect séduisant, luxueux même, avec une profusion de cartes régionales et de plans de villes ou de camps, de photographies d'édifices, de statues ou de bas-reliefs, d'inscriptions, de monnaies ; en le feuilletant, on voit défiler devant soi tous les monuments caractéristiques des pays rhénans à l'époque romaine. La lecture de l'ouvrage ne déçoit pas les espoirs que fait naître une si artistique parure. M. Koepp possède à merveille son sujet et le domine tout entier. Sur un ton très simple et d'après les sources les plus sûres, qu'il n'a pas besoin de citer

<sup>1</sup> Fr. Koepp, *Die Römer in Deutschland* (collection des *Monographien zur Weltgeschichte*, n° 22), 2<sup>e</sup> édition. Bielefeld et Leipzig, Velhagen et Klasing, 1912, 181 p., 25 cartes et 157 figures.

en note pour attester qu'il ne les perd jamais de vue, il suit dans tous les domaines l'activité féconde des Romains et les transformations des Germains à leur contact : d'abord les guerres, l'établissement des envahisseurs venus d'Italie et de Gaule, la limitation voulue ou subie de leurs rêves d'extension, la fixation des frontières, la formation et l'organisation des provinces ; puis la vie militaire, l'histoire des légions, le recrutement et le rôle des troupes auxiliaires, les camps légionnaires et les villes militaires, la création et la mise en défense de la ligne du *limes*, reliant le Rhin au Danube et empiétant sur les terres des Barbares ; ensuite le développement de la vie urbaine et rurale, l'embellissement des cités pacifiques, l'exploitation du sol dans les campagnes, les routes, les ponts du Rhin, le commerce, les industries de la céramique et du verre ; enfin la vie religieuse, les honneurs rendus aux morts et le culte des divinités romaines, indigènes et orientales. L'auteur termine en rendant un hommage mérité à la grandeur de l'œuvre accomplie par les Romains ; c'est à eux que Mayence, Cologne et Trèves doivent le grand rôle qu'elles ont joué au moyen âge ; aujourd'hui encore, après tant de siècles écoulés, l'Allemagne a conscience d'être l'héritière de la culture romaine. — M. Franz Cramer, dans son *Allemagne à l'époque romaine*, s'inspire des mêmes idées et aboutit aux mêmes constatations, mais il suit un autre plan, qui a le défaut de n'être pas assez net<sup>1</sup>. L'auteur n'a pas su opter résolument entre l'ordre chronologique et l'ordre méthodique. En principe, il passe en revue le développement des faits et des institutions période par période et chaque ville est étudiée au moment le plus brillant de son histoire : Haltern et Oberaden sous Tibère, Vetera, Novaesium, Mayence, Windisch au milieu du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, Trèves au Bas-Empire. Mais il était impossible, en ces conditions, qu'il n'y eût pas quelque chose d'arbitraire et de factice dans la disposition des chapitres ; les paragraphes consacrés aux routes, au *limes*, à l'armée auraient pu venir tout aussi bien, sinon mieux, à d'autres places qu'à celles qui leur ont été assignées. M. Cramer paraît avoir senti lui-même les inconvénients du parti qu'il avait pris ; il a groupé dans les dernières pages tout ce qui concerne en général l'influence exercée par les Romains sur les conditions de vie des Germains. Son petit livre, néanmoins, reste utile et méritoire par sa concision et sa précision ; en peu de mots il résume fort bien l'état actuel de questions

<sup>1</sup> Fr. Cramer, *Deutschland in römischer Zeit* (collection Göschen, n° 633). Berlin et Leipzig, 1912, in-32, 168 p. et 23 figures.

souvent délicates ; c'est une bonne introduction à l'étude d'une matière difficile, où l'abondance de la production scientifique des Allemands et le progrès des découvertes rendent nécessaire l'apparition d'abrégés bien informés et de lecture facile.

C'est encore un abrégé du même genre, et qui intéresse aussi la Germanie, que nous offre M. Ludwig Schmidt sous ce titre : *Les royaumes germaniques du temps des invasions*<sup>1</sup>. Auteur d'une grande histoire des « tribus allemandes, » *deutsche Stämme*, M. Schmidt était tout désigné pour nous retracer en raccourci l'établissement des Barbares sur le sol de l'Empire romain et la création des États qui durent à ces nouveaux venus leur naissance. Le mouvement en avant a commencé au milieu du second siècle de notre ère, lorsque les Goths et les Burgondes ont quitté leurs anciennes résidences ; il ne se terminera qu'en l'an 800, avec le couronnement de Charlemagne et la proclamation de l'Empire franc. L'idée impériale, legs de l'antiquité romaine, s'est imposée irrésistiblement aux Germains. Les premiers États qu'ils ont fondés et qui n'ont pas vécu, qui ne pouvaient pas vivre, se disaient encore vassaux de Rome ; celui qui leur a succédé et qui a grandi sur leurs ruines n'a fait que reconstituer en Occident l'unité d'autrefois, un instant brisée. Les premiers chapitres du livre exposent l'état ethnographique et politique des Germains à l'avènement des Antonins, les causes et le caractère des invasions, les débuts de la pénétration des Barbares dans l'Empire ; le dernier indique très brièvement les étapes de la formation de la monarchie franque ; dans l'intervalle deux séries de notices très substantielles nous présentent d'une part les tribus de la Germanie occidentale, d'autre part les tribus venues de plus loin et converties à l'arianisme, qui se taillèrent momentanément des royaumes à l'intérieur des anciennes frontières romaines. Deux cartes schématiques achèvent de rendre intelligibles et sensibles ces grandes révolutions, que M. Schmidt a relatées avec beaucoup d'exactitude et de clarté ; la première représente la répartition des peuplades germaniques entre la Meuse et la Vistule à la fin du 1<sup>er</sup> siècle, la seconde les frontières des royaumes barbares d'Occident au temps d'Odoacre ; d'un seul coup d'œil, de l'une à l'autre, on voit tout le chemin parcouru.

M. Nicolas Hohlwein a relevé dans les papyrus, classé par ordre alphabétique et défini, avec références à l'appui, tous les

<sup>1</sup> L. Schmidt, *Die germanischen Reiche der Völkerwanderung* (collection *Wissenschaft und Bildung*, n° 120). Leipzig, Quelle et Meyer, 1913, in-16, 111 p., 8 planches et 2 cartes.

termes techniques relatifs aux institutions politiques et administratives de l'Égypte romaine<sup>1</sup>. Les mots qui concernent les institutions militaires ont été laissés de côté ou, pour mieux dire, relégués dans un appendice, avec la traduction latine de chacun d'eux et la simple indication des textes où on les rencontre ; il n'y avait pas lieu, en effet, d'insister sur ces vocables introduits par les Romains en Égypte comme partout ailleurs et qui n'offrent dans cette province rien de particulier ; peut-être cependant eût-il été préférable de les intercaler dans le corps du lexique à leurs places respectives et de ne pas diviser ainsi en deux séries distinctes la liste des éléments du vocabulaire administratif. Pour les institutions politiques et administratives, le travail entrepris par M. Hohlwein s'imposait ; le langage officiel de l'Égypte romaine était extrêmement riche et nuancé ; il n'est compris que des initiés ; c'est rendre un signalé service aux érudits que de mettre à leur disposition un répertoire expliquant à coup sûr toutes les expressions en usage, au nombre d'environ douze cents. On regrette que la disposition typographique adoptée ne permette pas à chaque article de se détacher assez nettement ; deux colonnes à la page, un caractère plus petit, moins de blancs et des titres en manchettes ou en lettres grasses auraient fait gagner beaucoup de place et facilité le maniement du volume. Sachons gré à l'auteur, en tout cas, de n'avoir pas reculé devant les énormes recherches qu'exigeait son programme ; il a dépouillé toute la littérature papyrologique, si riche et si dispersée : elle n'a plus de secrets pour lui, ni même, grâce à lui, pour ses lecteurs. L'Académie royale de Belgique a bien fait de couronner et d'imprimer ce mémoire consciencieux et utile. Ajoutons qu'on trouvera en tête du livre une introduction de quatre-vingts pages exposant, dans ses grandes lignes, l'organisation de la province romaine d'Égypte et à la fin quatre-vingt-quinze papyrus choisis parmi les plus caractéristiques au point de vue de la vie administrative, publiés *in extenso* et brièvement commentés<sup>2</sup>.

M. Stéphane Gsell vient de faire paraître le premier des six volumes de sa grande *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*,

<sup>1</sup> N. Hohlwein, *L'Égypte romaine, recueil des termes techniques relatifs aux institutions politiques et administratives de l'Égypte romaine, suivi d'un choix de textes papyrologiques*. Paris, Champion, et Louvain, Peeters, 1912, in-8, 623 p.

<sup>2</sup> Contrairement à ce qu'on est en droit d'attendre, quelques-uns de ces papyrus sont antérieurs à l'époque romaine (nos 16, 77, 80) ; on peut justifier leur présence à titre de pièces de comparaison ou en l'absence de textes analogues postérieurs à la conquête, mais il aurait fallu le dire.

digne pendant de l'*Histoire de la Gaule* que l'on doit à M. Camille Jullian<sup>1</sup>. Les deux ouvrages sont publiés par le même éditeur, dans le même format, avec les mêmes proportions monumentales, le même souci d'appuyer sur les bases les plus solides une vaste et lumineuse synthèse. Il était équitable que la destinée, dans l'antiquité, de ces terres africaines, autrefois soumises à l'influence de Carthage et de Rome et devenues maintenant une France d'outre-mer, fût racontée avec autant de détails et de soin que celle de la mère-patrie. Depuis plus de trois quarts de siècle que la domination française s'est implantée dans l'Afrique du Nord, on n'a cessé d'étudier le lointain passé de ce pays et la multitude des travaux de détail rendait singulièrement désirable l'apparition d'une œuvre d'ensemble qui les utilisât et les mît au point, dressant l'inventaire des faits acquis et distinguant les constatations certaines des hypothèses simplement probables et des suppositions inadmissibles. C'est cette œuvre qu'on nous donne et les rares mérites de son premier volume font bien augurer de ceux qui doivent le suivre à bref délai. M. Gsell possédait tous les titres pour entreprendre cette grande et difficile tâche. Professeur du cours d'antiquités de l'Afrique à Alger pendant vingt années, chargé aujourd'hui du même enseignement dans une chaire du Collège de France, auteur d'explorations archéologiques et de fouilles dans toutes les parties de l'Algérie, d'articles, de mémoires et de livres nombreux, et surtout de ces deux répertoires du plus haut prix, *Les monuments antiques de l'Algérie* et l'*Allas archéologique de l'Algérie*, qui préparaient les voies à l'*Histoire* dès longtemps projetée, il avait acquis sur place, par la connaissance directe des lieux et des monuments en même temps que des textes, une compétence partout reconnue et appréciée. En pleine possession de son sujet, il devait le traiter et il le traite en effet de main de maître.

Le second volume nous fera le tableau de la civilisation carthaginoise. Le premier ne contient encore qu'une ample et triple introduction : ce sont les assises inébranlables de tout l'édifice. Introduction géographique d'abord, dans le livre I ; à l'exemple de M. Jullian, M. Gsell estime qu'il serait impossible d'aborder l'histoire d'une contrée avant d'avoir fait connaître sa structure physique, ses rapports avec les contrées environnantes, son climat, sa flore et sa faune, les conditions de l'exploitation de son sol, en un mot les ressources qu'il offre et les obstacles qu'il oppose à

<sup>1</sup> St. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, I. Paris, Hachette, 1913, in-8, 544 p.

l'activité des hommes. Le trait essentiel de la géographie de l'Afrique du Nord ou Berbérie, c'est son manque de cohésion, la multiplicité, la diversité, l'inégale valeur des régions naturelles qu'on y distingue ; de là l'impossibilité pour les Berbères de se constituer en nation, l'absence d'unité politique complète, les rivalités entre les civilisés des plaines ou plateaux fertiles et les barbares des massifs montagneux ou des steppes, les facilités offertes aux conquérants étrangers et les résistances sans cesse renaissantes qu'ils ont rencontrées. Le livre II est consacré aux temps primitifs ; la préhistoire avant l'histoire. On est là sur un terrain singulièrement glissant. Des vestiges assez nombreux des époques paléolithique et néolithique ont été retrouvés dans toute l'Afrique du Nord et leur chronologie relative n'est plus douteuse. Mais il est difficile de tirer de ces documents et des vagues traditions conservées par les écrivains grecs et latins des indications exactes sur les origines de l'élevage et de la culture, sur les croyances, la race, la langue des hommes qui vivaient alors, sur la part que des migrations venues d'Europe ou d'Orient ont pu avoir dans le peuplement de la Berbérie. Quelques faits néanmoins semblent bien attestés : la parenté de la majeure partie des indigènes avec les habitants du Sud de l'Europe et du Nord-Est de l'Afrique, tandis que d'autres rappellent les types éthiopiens et d'autres encore les blonds de l'Europe septentrionale ; la parenté de la langue libyque avec d'autres langues parlées dans tout le Nord-Est de l'Afrique et les ressemblances frappantes, dans la nomenclature géographique, entre les langues du Nord-Ouest africain et celles de l'Europe méridionale et occidentale ; la parenté de l'outillage préhistorique avec celui de l'Espagne et, pour le néolithique récent, de l'Égypte ; l'origine orientale de plusieurs animaux domestiques ; des influences religieuses égyptiennes au cours du second millénaire. La Berbérie, comme l'annonçait sa position géographique, a servi, dès les siècles les plus reculés, de lieu de rencontre à l'Orient et à l'Occident, auxquels elle doit beaucoup, et de trait d'union entre l'un et l'autre. Avec le livre III nous sommes en pleine histoire et nous assistons à la fondation de l'empire carthaginois. De bonne heure les Tyriens ont créé des comptoirs sur le littoral de l'Afrique du Nord ; au début du ix<sup>e</sup> siècle, Carthage naît et très vite elle grandit, se substituant à Tyr sa métropole pour résister à la concurrence des Grecs et grouper sous son hégémonie tous les établissements phéniciens de la Méditerranée occidentale. Nous suivons ses progrès aux Baléares, en Sardaigne, en Sicile, en Espagne, dans les Syrtes, s'en tenant partout à l'occupation des îles et des côtes — c'est

seulement au v<sup>e</sup> siècle qu'elle soumet directement à son autorité les territoires africains qui la touchent immédiatement — et imposant une barrière à l'expansion du commerce et des colonies helléniques ; ses navigateurs franchissent même les Colonnes d'Hercule et Amilcar se risque dans l'Atlantique jusqu'aux îles bretonnes de l'étain, tandis qu'Hannon longe l'Afrique occidentale jusqu'au delà du golfe de Guinée. L'empire punique atteint son apogée au iv<sup>e</sup> siècle ; le moment est venu de décrire son organisation, de peindre sa vie et d'apprécier son rôle....

Ce qu'on apprécie le plus dans cet ouvrage si bien construit, si fortement équilibré, appuyé sur une documentation si riche et si sûre, écrit dans une langue si simple et si ferme, c'est le sens critique dont il témoigne. M. Gsell n'avait pas seulement à énumérer, en les groupant dans le meilleur ordre possible, des textes d'auteurs et des trouvailles archéologiques. Il fallait confronter celles-ci avec ceux-là, rechercher jusqu'à quel point les unes et les autres se confirment ou se contredisent, discuter les théories multiples et divergentes des modernes, atteindre partout, sans jamais les dépasser, les limites extrêmes de la connaissance positive. M. Gsell y a réussi parfaitement. Il excelle dans l'art de démêler le vrai, le possible et le faux ; il répugne aux conclusions aventureuses ; il multiplie les réserves prudentes, nuance ses jugements et s'arrête à temps lorsque les éléments d'information lui manquent. On peut juger de sa manière, entre autres, dans le chapitre du livre I sur le climat de l'Afrique du Nord et dans le chapitre du livre II sur les relations préhistoriques des indigènes de ce pays avec les contrées voisines. Le climat aurait-il changé depuis l'antiquité ? Il faut distinguer selon les époques — premiers temps quaternaires, âge néolithique, ère historique, — et selon les pays, — Sahara, lisière du désert, Tell ; les arguments tirés de la diminution des sources, de la décadence des forêts, de la disparition de l'éléphant ne sont guère probants et les causes mêmes du changement n'apparaissent pas ; en sens contraire, de nombreuses citations d'écrivains classiques donnent à penser que le climat était jadis à peu près analogue à celui d'aujourd'hui ; le Sahara était peut-être un peu moins sec, les montagnes qui le bordent recevaient peut-être un peu plus d'eau ; il se pourrait même que le reste du pays fût un peu plus humide : « à défaut de preuves on peut invoquer quelques indices, qui ne sont pas dénués de valeur, mais, en somme, si le climat de la Berbérie s'est modifié depuis l'antiquité, ce n'est que dans une très faible mesure. » D'autre part, les légendes sur l'Atlantide, sur les prétendues migrations d'Indiens, de Cananéens ou d'Égéens ne

résistent pas à l'examen ; les hypothèses modernes pour les expliquer sont à rejeter, quoique l'archéologie, la linguistique et l'anthropologie attestent l'existence de certains rapports, dont on ne peut d'ailleurs préciser la nature, la date ni la direction : « il convient de noter les parentés, les relations, les influences probables, mais non pas d'en faire un faisceau pour échafauder quelque système, car il s'agit de faits s'échelonnant sur une très longue suite de siècles, dont l'histoire nous échappe entièrement. » Il s'en faut toutefois que la critique de M. Gsell soit de parti pris négative et d'un radicalisme intransigeant non moins que desséchant. L'auteur ne demande qu'à se laisser convaincre, à s'incliner devant l'évidence des témoignages ; le malheur est que pour ces époques reculées il est trop souvent impossible d'arriver à la certitude ; à tout le moins, et faute de mieux, on se contentera d'une approximation vraisemblable. Qu'on se reporte, par exemple, au chapitre du livre III sur la fondation de Carthage, excellente leçon d'analyse, mais non pas d'une analyse stérile et décevante. Tout bien considéré, M. Gsell conclut que Carthage a été certainement fondée par les Tyriens et qu'elle l'a été très probablement en 814-813 ; il admet comme historique l'existence du roi Pygmalion ou mieux Pumaïjaton et s'il rejette les détails fabuleux sur l'événement, il ne répugne pas trop à croire qu'une sœur de Pygmalion, Élissa, y a pris part ; sur l'essentiel la tradition est sauve. Le tome I<sup>er</sup> de l'*Histoire ancienne de l'Afrique du Nord* n'inaugure pas seulement, de la plus heureuse façon, une grande publication impatientement attendue ; il est encore, et surtout, un modèle de bonne méthode et de saine raison.

L'Afrique est au premier plan dans le livre de M. Edward Frank Humphrey sur les conflits politiques et religieux dans l'Empire romain au temps de saint Augustin<sup>1</sup>. L'auteur expose avec agrément, mais sans rien apporter de nouveau dans l'étude des questions diverses qu'il traite ou qu'il effleure, la suite des événements survenus entre la mort de Théodose en 395 et la mort d'Augustin en 430 ; les œuvres du grand évêque africain sont ses principales sources et c'est en se plaçant au point de vue même de saint Augustin, de son rôle et de son action, qu'il envisage toute cette époque. Il insiste avant tout sur l'histoire religieuse, sur les luttes entre chrétiens et païens, entre orthodoxes et hérétiques ; il parle fort peu de l'Orient, fort peu même de Rome ; en revanche il consacre de longs développements à la révolte de

<sup>1</sup> Ed.-Fr. Humphrey, *Politics and religion in the days of Augustine*. New-York, chez l'auteur, 1912, in-8, 220 p.

Gildon, au donatisme, — pour lequel on regrette qu'il n'ait pu consulter les derniers volumes, si complets, de l'*Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, par M. Paul Monceaux, — au manichéisme, au pélagianisme, à l'arianisme. Tout l'intérêt se concentre sur saint Augustin, dont on admire le zèle et l'activité ; champion résolu de l'orthodoxie, il est sans cesse sur la brèche, fait face de tous les côtés et ne ménage ni son temps ni sa peine, ni ses discours ni ses écrits pour écarter les périls qui menacent l'unité de la foi.

Nous ne pouvons mieux terminer cette chronique d'histoire ancienne qu'en signalant la cinquième édition du beau livre de M. Paul Allard sur *Les esclaves chrétiens*, avec lequel nous atteignons la fin de la domination romaine<sup>1</sup>. M. Allard n'est pas de ceux qui cultivent l'art pour l'art ou la science pour la science ; il n'écrit jamais qu'avec l'intention arrêtée d'instruire et de convaincre ; chacun de ses ouvrages est une démonstration, d'après les faits et les textes ; une même idée générale les inspire et domine tout : l'idée de l'originalité bienfaisante de la civilisation chrétienne. Dès 1876 il avait étudié la condition des esclaves aux débuts de notre ère et rapporté à la religion nouvelle l'honneur et le mérite d'avoir graduellement amélioré leur condition, préparant ainsi la suppression totale de la servitude. Le rôle du christianisme dans cette évolution capitale était alors contesté par Ernest Havet et son école, qui faisaient remonter le mouvement libérateur aux penseurs de la Grèce, aux stoïciens des premiers temps de l'Empire, à la législation romaine du second siècle, en dehors de toute influence religieuse. En reprenant la question après bientôt vingt ans écoulés, M. Allard rencontre de nouveaux adversaires et doit réfuter une autre théorie, tout aussi opposée à la sienne que la précédente. Dans son livre sur *Le déclin de l'esclavage antique*, récemment traduit en français, M. Ciccotti a fait sur ce point particulier une application des doctrines bien connues du « matérialisme historique ; » pour lui, l'amélioration du sort des esclaves, la diminution de leur nombre et plus tard l'abolition de la servitude sont le résultat naturel et nécessaire non pas du progrès des idées morales répandues par les philosophes grecs ni d'un sentiment plus relevé de la dignité humaine qu'on devrait au christianisme, mais purement et simplement des transformations qui se sont produites au cours des siècles

<sup>1</sup> P. Allard, *Les esclaves chrétiens, depuis les premiers temps de l'Église jusqu'à la fin de la domination romaine en Occident*, 5<sup>e</sup> édition. Paris, Gabalda, 1914, in-16, 484 p.

dans les conditions matérielles de la vie des peuples. M. Allard proteste contre cette assertion et s'attache à en prouver l'inexactitude. L'argumentation qu'il a développée naguère et qu'il reprend en la fortifiant encore, en la développant sur certains points essentiels, en la complétant d'après les publications survenues dans l'intervalle, vaut aussi bien contre M. Ciccotti que contre Ernest Havet. Il commence par faire le tableau très documenté de l'esclavage romain, au double point de vue économique — place qu'il tenait dans le travail domestique, industriel et agricole — et moral — influence néfaste qu'il exerçait sur les maîtres, dont il développait les pires penchants, et sur les esclaves eux-mêmes, auxquels il imposait tant de souffrances et de misères. En regard il nous présente « l'égalité chrétienne » et « la liberté chrétienne. » L'état du monde romain imposait des ménagements aux écrivains ecclésiastiques : ils ne pouvaient annoncer sans précautions ni délai l'intention de détruire une institution qui tenait tant de place, mais dès le premier jour les esclaves sont placés dans la société chrétienne sur le même rang que les hommes de naissance libre ; ils sont admis aux sacrements, au sacerdoce même et à l'épiscopat, aux honneurs de la sépulture ; contrairement à la loi civile, la loi religieuse reconnaît comme valables non seulement les mariages entre esclaves, mais encore les mariages qu'ils contractaient avec des personnes libres, sans excepter celles des plus hautes classes ; enfin les esclaves martyrs étaient l'objet du même culte que les autres victimes des persécutions. Simultanément l'Église, par une série de mesures efficaces et par une inlassable propagande, travaillait à multiplier les affranchissements, dont elle établissait de nouveaux modes, à relever la condition des enfants exposés, à réhabiliter le travail manuel, à combattre les abus du luxe et la multiplication du personnel servile dans les grandes maisons. Le résultat incontestable de tous ces efforts, c'est qu'au iv<sup>e</sup> et au v<sup>e</sup> siècle, l'esclavage perd du terrain, tandis qu'au contraire le travail libre, dans les villes comme dans les campagnes, progresse et s'organise. Les changements survenus dans le régime de la production et de la circulation des richesses, non plus que les dispositions bienveillantes à l'égard de la classe servile dont témoignent les lois des Antonins, ne suffisent pas à expliquer une pareille évolution. M. Allard a eu raison de combattre les exagérations de l'esprit de système et de faire à l'idée religieuse sa juste part.